LE

NIAIS DE SOLOGNE,

OU

IL N'EST PAS SI BÊTE

QU'IL EN A L'AIR,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, au petit Dunkerque, près le Pont-Neuf.

AN SEPTIÈME.

PERSONNAGES.		ACTEURS. Cns. et Cnes.
DUVAL,		PERLET.
La citoyenne DUVAL, son épouse,		BARROYER.
ANGÉLIQUE, leur fille,		DECROIX.
LINDOR, jeune fat,	Cousins.	VALLIENNES.
GEORGET,	Cousins.	BRUNET.
LUCAS, jardinier de Duval,		DROUVILLE.

La Scène se passe chez Duval, dans un faubourg de Paris.

Digitized by Google

LE NIAIS

DE SOLOGNE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un salon ; d'un côté est un bureau couvert d'un tapis, et garni de cartons ; de l'autre est une table à déjeûner.

DUVAL, LINDOR.

DUVAL.

Oui, mon cher Lindor, votre cousin Georget arrive aujourd'hui de la campagne ; j'ai reçu une lettre qui me l'annonce, ainsi que le testament de feu votre oncle. Le défunt laisse tout son bien entre vous et le cousin, et il a fait deux parts de la ferme et de la manufacture de porcelaine. Son intention est que vous choisissiez à l'amiable ou que vous les tiriez au sort... mais, pour ne pas lézer mes intérêts, il a mis, pour condition expresse, que celui de vous deux qui auroit la manufacture, seroit tenu d'épouser ma fille.

LINDOR.

Vous ne devez pas douter de mes sentimens pour elle.

DUVAL.

Et vous devez être sûr de ma préférence pour vous.

LINDOR.

Oui, mais mon cousin aura des yeux aussi, et je crains bien que ceux de la belle Angélique ne lui fassent préférer la manufacture.

DUVAL.

Tranquillisez-vous ; j'ai entendu parler de lui, et je sais que c'est un garçon très-simple, dont nous aurons fort bon marché.

LINDOR.

Je m'en rapporte à vos bontés pour moi ; car je n'ai que vous ici pour appui, votre épouse ne paroît pas m'y voir de bon œil, parce que, fort de votre protection, que j'ai dû croire suffisante, je n'ai pas fait beaucoup de démarches, pour captiver ses suffrages.

DUVAL.

Et vous avez bien fait, mon cher.

LINDOR.

Votre fille, de même, ne semble guère répondre à mon amour... mais j'ai confiance en vos promesses, et cela me soutient.

DUVAL, *avec suffisance.*

Et il ne vous en faut pas davantage.... outre l'autorité que je pourrois employer vis-à-vis d'elles, comme chef suprême de la famille, n'avons-nous pas, dans notre esprit, des ressources de reste pour les amener à notre but ? il feroit beau voir que deux femmes et un imbécille l'emportassent sur deux hommes de tête... et de mérite même ; car, sans vous flatter, je vous en trouve beaucoup, et je m'y connois.

LINDOR, *d'un ton fat et complimenteur.*

Je n'ai pas eu, jusqu'ici, la prétention de m'en croire ; puisque vous le pensez, je dois me persuader qu'il en est quelque chose, par respect pour vos lumières, que je sais aussi être très-étendues.

DUVAL, *avec présomption.*

Oh ! de ce côté-là, nous ne craignons personne ; ainsi, mon cher, attendons votre cousin Georget avec assurance, et nous saurons bien le décider, de façon ou d'autre, à se contenter du lot de la campagne... J'entends, je crois, ma femme ; retirez-vous. Je vais lui donner un petit avertissement préliminaire, afin qu'elle ait à disposer de sa fille selon nos desirs.

LINDOR,

Je vous laisse, et je remets entre vos mains le soin de mon amour et de mon bonheur. (*il sort.*)

SCENE XI.

DUVAL, SA FEMME.

Ma chère femme, je crois devoir vous prévenir qu'il s'agit aujourd'hui d'une affaire conséquente pour nous; c'est du mariage de notre fille, un rival nouveau va venir la disputer peut-être à Lindor; mais je vous ai fait connoître mes vues sur le dernier et je pense que cela doit vous suffire pour me seconder dans la préférence que je veux lui donner. J'ai déjà signifié à ma fille, mes volontés à ce sujet; je vous engage à la déterminer à les suivre, et je me flatte que je ne trouverai d'obstacles, ni de votre part, ni de la sienne.

(*il sort.*)

SCENE III.

La Cnne DUVAL, *seule piquée.*

Et moi, je demande si c'est là la conduite d'un tendre époux. « Je vous ai fait connoître mes vues; j'ai signifié mes » volontés, et je me flatte qu'elles ne trouveront pas d'obstacle! » oh! quand un père, un mari parle de ce ton-là, je crois bien qu'une femme et une fille ont droit de se roidir contre le joug injuste qu'on veut leur imposer. Ah! mon cher époux! vous voulez nous traiter en esclaves, eh bien! nous vous prouverons, peut-être, que, malgré toute la supériorité que vous vous croyez sur nous, les femmes ont encore du caractère, et je ne souffrirai pas qu'en vous alliant avec votre orgueilleux protégé, vous introduisiez encore un maître de plus dans la famille.

SCENE IV.

La Cnne DUVAL, ANGÉLIQUE.

La Cnne DUVAL.

Viens, ma fille, je suis chargée, par ton père, de t'engager à accepter pour époux ce fat de Lindor; ce jeune présomptueux, qui, fier de la protection de mon mari, croit l'honorer beaucoup en acceptant ta main, et qui n'a pas encore daigné nous faire la moindre prévenance d'honnêteté... parle-moi franchement; quels sont tes sentimens pour lui.

ANGÉLIQUE.

Ma mère, j'ai remarqué avec autant de surprise et de mécontentement que vous, qu'il croit nous faire beaucoup d'honneur en s'alliant à notre famille.

La Cnne DUVAL.

Eh bien! ma fille, voici le moment et l'occasion de nous venger, l'une et l'autre, et de punir sa présomption; son cousin, qui a les mêmes droits que lui sur l'héritage de son oncle, va venir; ton père craint qu'il n'ait aussi des prétentions à ta main, et moi, je t'engage à les accueillir favorablement.

ANGÉLIQUE.

Je vous avouerai que tout cela me met dans un grand embarras. Mon père me vante sans cesse l'esprit et le mérite de Lindor, et m'a assuré que son cousin n'étoit au contraire, qu'un idiot et un imbécille.

La Cnne DUVAL.

Le portrait est sans doute outré des deux côtés; mais, quand celui qui va arriver seroit encore plus borné qu'on ne nous l'annonce, il seroit encore préférable, pour toi, à un homme d'esprit fat et dédaigneux, qui n'aura d'autre desir que de faire peser sur toi le joug d'une autorité des politique. Vois, par moi-même, combien j'ai eu à souffrir, et combien je souffre encore avec ton père. Ah! plût au ciel que je lui eusse préféré un garçon simple et ingénu, comme est, dit-on, celui que nous attendons. Que mon exemple te serve de

leçon, et pense, ma fille, que, si l'hymen est un lien mutuel de complaisance et de plaisirs, il est une chaîne perpétuelle de dégoûts et de douleur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

GEORGET, *lentement.*

Ah ! citoyennes !... Madame, mam'selle, je suis ben vot petit serviteur par moi-même.

La Cnne DUVAL.

Votre servante, citoyen. Qu'y a-t-il pour votre service ?

GEORGET.

Jarni ! c'est ben putôt moi qui viens pour être au vôte à toutes les deux. Je viens de la part de feu mon onque qu'est mort, pour un testament, dont ce qu'on m'a dit, que le citoyen Duval étoit l'exécuteur.

La Cune DUVAL.

Ah ! c'est donc vous qui êtes le citoyen Georget ?

GEORGET.

Oui, citoyenne, Georget le menu, comme on m'appelle cheux nous ; mais ici, Georget, vot' serviteur de tout mon cœur.

La Cnne DUVAL.

C'est trop poli à vous, et nous vous en remercions. (*bas, à Angélique.*) Vois, ma fille, si ne voilà pas plus d'honnêteté de sa part en deux mots, que nous n'en avons reçu depuis deux mois, du spirituel Lindor.

ANGÉLIQUE, *bas.*

Il est vrai qu'il a l'accueil bien plus prévenant.

GEORGET.

Je vous dérange, peut-être, citoyennes, d'être venu, comme ça, tout fin dret cheux vous ? mais c'est le notaire qui m'a-t-envoyé ; et comme je ne connoissois personne pour vous faire prévenir de mon arrivée, je viens faire la commission moi-même.

La Cnne DUVAL.

Et vous nous faites plaisir ; je suis l'épouse du citoyen

Duval et voici sa fille ; et nous vous recevrons aussi bien que mon mari pourroit le faire.

GEORGET.

Ah ! vous êtes sa femme et sa fille ? oh ben ! je ne pouvois pas mieux tomber.

La Cnne DUVAL.

Dites-moi, citoyen : savez-vous le contenu du testament de votre oncle ?

GEORGET.

Non pas tout-à-fait, sinou qu'il nous donne tout son bien à partager entre moi et un cousin que je dois trouver aussi cheux vous, à ce que le notaire m'a dit.

La Cnne DUVAL.

Cela est vrai ; il a fait deux parts de son bien, et vous aurez à choisir de la ferme, ou de sa moitié sur une manufacture de porcelaine, qu'il a ici en société avec mon mari.

GEORGET.

Ah ben, oui ; mais, pour la manufacture, je ne m'en soucierois déjà pas trop.

La Cnne DUVAL.

Bon ! pourquoi donc cela ?

GEORGET.

D'abord, parce que je ne me connois pas à tout ça, et que je connais bien mieux la ferme de Pressigny, que mon onque avoit achetée, parce que c'est là que j'ai été élevé.

ANGÉLIQUE, *avec intérêt.*

Vous avez été élevé à la ferme de Pressigni ?

GEORGET

Oui, ma belle citoyenne ; et tout fluet que je suis resté, puisqu'on m'appelle comme je vous dis, Georget le menu, c'est bien la grosse Marie Jeanneton qui m'a nourri, dà ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma mère ! C'est aussi ma bonne nourrice.

GEORGET.

Oh ! c'est singuyer, ça ! vous avez tetté le même lait que moi ! eh ben, j'en suis bien aise. Nous sommes donc, comme ça, comme qui diroit frère et sœur.

La Cnne DUVAL, *bas à sa fille.*

Voilà qui se rencontre bien pour mon projet (*haut à*

Georget.) Eh ! quelle autre raison encore vous dégoûteroit de la manufacture ?

GEORGET.

C'est qu'on m'a dit que faudroit épouser une fille pour l'avoir ; et, ma fine, moi, je ne sais pas ; mais je craindrois de prendre une demoiselle de Paris.

La Cnne DUVAL.

Pourquoi donc ?

GEORGET.

Parce qu'on dit, comme ça, qu'elles sont impérieuses, et qu'alles mènent leurs maris par le nez.

La Cnne DUVAL.

Elles ne se ressemblent pas toutes, et vous pourriez bien rencontrer.

GEORGET.

Oui, ça se pourroit ; mais y a de l'hazard à ça... et moi, je ne suis pas hazardeux du tout. (*avec une galanterie ingénue.*) Si c'étoit, par exemple, une demoiselle comme v'là ste belle demoiselle-là, qu'est ma sœur, je n'aurois pus de peur du tout, et je dirois ben vite, oui.

La Cnne DUVAL.

Bon ! qu'est-ce qui vous rassureroit sitôt vis-à-vis d'elle ?

GEORGET.

Parce que c'est pas le lait de la ville qu'elle a sucé, elle, qui rend les gens fiers ; c'est sti-là de la campagne, comme moi ; et, par ainsi, al doit être douce et bonne comme moi... pas vrai, ma belle petite sœur.

ANGÉLIQUE.

Citoyen, on ne m'a jamais fait le reproche d'être méchante.

La Cnne DUVAL.

Eh bien, mes enfans, c'est comme un coup de la providence, qui vous destinoit l'un à l'autre... oui, mon cher ami, la fille qui doit accompagner le choix de la manufacture, est celle-ci même, votre sœur de lait ; et il ne tient qu'à vous de mériter de l'avoir pour votre partage.

GEORGET.

Oui, dà ! oh ben, jarni ! je la choisis ; et, sans éplucher davantage les deux parts de la succession, je prends la

manufacture, puisque c'est la main de mam'selle qui en fait le gros lot. (*Il va pour lui prendre la main, la citoyenne Duval l'arrête.*)

La Cnne DUVAL, *à Angélique.*

J'espère, ma fille, que tu ne me démentiras pas dans la promesse que je fais au citoyen.

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Ma mère!...

GEORGET, *l'interrompant.*

Ah ben! je voudrois ben voir qu'al refuseroit un bon frère, le nourrisson de Marie Jeanneton! je dirois donc qu'al seroit frère et qu'al renieroit son lait!... allons, ma bonne petite sœur, puisque votre maman le veut ben, dites-moi ben vite oui aussi, et je m'en vas, tout de suite, trouver vot' père, pour que ça soit une affaire finie.

La Cnne DUVAL.

Oh! n'allez pas si vîte; quand nous serions tous les trois d'accord, je dois vous prévenir qu'il y auroit encore des difficultés à lever.

GEORGET.

Bah! de queu part donc?

La Cnne DUVAL.

C'est que mon mari protège votre cousin, et qu'il veut lui donner la préférence sur vous pour ma fille.

GEORGET.

Et, si votre fille veut me la donner, à moi? je suis le maître de choisir d'abord parce que je suis le plus ainé d'un an au-dessus de st-aute cousin-là, quoique je ne l'aie jamais vu.

La Cnne DUVAL.

Cela ne vous avancera pas davantage; le testament porte que votre choix doit se faire à l'amiable, ou bien que vous tiriez au sort; et mon mari, ainsi que votre cousin, se fondent sur votre bonne foi et votre ingénuité, pour avoir décidé, d'avance, qu'ils vous tromperoient.

GEORGET.

Ah! me tromper! y me prennent donc pour un nigaud, pour croire qui me tromperont comme ça? mais c'est que j'ai des yeux, dà! et de bons encore!

La Cnne DUVAL.

Pardon ; mais ils osent dire hautement que vous êtes extrêmement simple et sans malice, et c'est là-dessus qu'ils établissent leurs espérances.

GEORGET, *riant, mais piqué.*

Ah! je suis simpe, moi! et y croient ça!... Ah ben! c'est ben le contraire de ce qu'on dit cheux nous; car on m'y appelle encore pus souvent Georget l'éveillé, que Georget le menu, voyez-vous.

La Cnne DUVAL.

Je vous dis tout cela pour vous prévenir; ainsi, tenez-vous bien en garde, et comptez d'avance, sur les dispositions les plus favorables, tant de ma fille que de moi.

GEORGET, *piqué.*

Jarni! je suis bien aise de savoir que je suis simpe . c'est que j'avons l'air comme ça, nous autres; mais y ne faut pas s'y fier, voyez-vous ; car, comme on dit, je prenons les pièces de deux sols pour six liards... Ah ben! je les attraperai encor ben mieux, car, je vas faire semblant d'être encore ben pus simpe qu'ils ne pensent, ça fait qu'ils se méfieront ben moins de moi, et que je verrai tout ce qu'ils ont dans l'ame.

La Cnne DUVAL.

Mais cela n'est pas si mal vu, et je commence à croire qu'ils pourroient bien être dupes de leur prévention contre vous. Je vous recommande de la prudence, toujours, et de ne rien faire avec eux, sans me consulter, auparavant, sur tout ce qu'ils vous proposeront.

GEORGET.

Oui, y faut faire, comme on dit, une clique entre nous trois ; et, pour qu'ils ne s'en doutent pas, j'ai mêmement l'envie de faire semblant de ne pas aimer votre fille.

La Cnuè DUVAL.

C'est encore une bonne idée; cela fait qu'ils la tourmenteront moins.

GEORGET.

C'est ça.... jusqu'à ce que je trouve ma belle à damer le pion à mon cousin. Ain-i v'là qu'est dit; (*à Angélique.*) et ne vous fâchez pas, mamzelle, de tous les mensonges

que vous m'entendriez dire contre vous, parce qu'y aura pas un mot de vrai dans tout ça.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Me voilà prévenue, et mes oreilles ne seront pour rien dans vos conversations.

GEORGET.

Au contraire, jarni! pus que j'en dirai du mal, et pus que ça sera signe que je vous aimerai.

ANGÉLIQUE.

Soit, je tâcherai de m'accoutumer à ces preuves d'amour-là.

La Cnne DUVAL.

Je vois venir mon mari; ma fille, retirez-vous; je vais lui présenter votre futur.

GEORGET.

Au revoir, ma petite sœur, et soyez sûre que, malgré les malins, votre petit frère sera bientôt votre petit mari.

(*Angelique s'en va.*)

SCENE VI.

DUVAL, sa femme, GEORGET.

La Cnne DUVAL, *à son mari.*

Mon ami, voilà le citoyen Georget que vous attendiez.

DUVAL, *à Georget.*

Ah! mon cher enfant, soyez le bien venu, j'avois beaucoup d'amitié pour votre oncle, et je pense que vous m'engagerez à n'en avoir pas moins pour vous.

GEORGET, *affectant un air plus gauche.*

Citoyen, ça vous plaît à dire.... et, pour moi je vous aimerai ben aussi, sans vous connoître, parce que, comme je dis, moi, j'aime tout le monde, déjà.

DUVAL, *ironiquement.*

Votre compliment est très-flatteur. (*bas à sa femme.*) Oh! qu'il est imbécille!

La Cnne DUVAL, *bas, à son mari.*

Oui, je m'en suis déjà apperçue.

DUVAL, *à Georget.*

Comptez-vous faire un long séjour dans ce pays?

GEORGET.

Moi! oh! non, ma fine, et sitôt que j'aurai fini les affaires de la succession de mon oncle, je m'en irai bien vîte, car je m'ennuie déjà ici.

DUVAL, *à part, piqué.*

Oh! le grossier nigaud! va, tu m'ennuies déjà bien de même. (*bas à sa femme.*) Je pense qu'un gendre comme celui-là ne vous flatteroit guère?

La citoyenne DUVAL, *bas à son mari.*

Il ne prévient guère en sa faveur. (*bas à Georget.*) A merveille!

GEORGET, *bas à la citoyenne Duval.*

Oh! je lui en dirai bien d'autres.

DUVAL, *à Georget.*

Mais le testament ne vous tiendra pas long-tems, et une fois votre choix fait, vous serez libre de prendre votre parti.

GEORGET.

Tant mieux! nous ne languirons pas. Mais j'ai un certain cousin dans le monde, il faut qu'il soit ici pour que je choisissions.

DUVAL.

Oh! vous le verrez bientôt, et j'espère que dans la journée, votre affaire sera terminée avec lui, (*à part.*) et que je serai débarrassé de toi.

GEORGET.

C'est ça que je demande.... Ah! ça, mais dites donc, citoyen, qu'étiez l'ami de mon oncle, est-ce qu'en attendant ce cousin-là, je ne pourrois pas déjeûner ici, à compte sur la succession?

DUVAL.

Ah! vous m'y faites penser, et vous le demandez si poliment, qu'on ne peut pas vous refuser. Je vais vous faire servir, et vous envoyer votre cher cousin.

GEORGET.

Oh! cher!... oui, pour ce qu'il me coûte, à la bonne heure; car il me prend la moitié de mon héritage; mais ce m'est égal, quand j'aurai mon autre moitié, je ne penserai plus à lui.

DUVAL, *à part.*

Quel original ! il est encore plus bête qu'on ne me l'avoit annoncé. (*haut.*) Ah ! dites donc, citoyen, comme vous me paroissez déterminé à vous en retourner tout de suite, ce n'est pas la peine que je vous fasse préparer une chambre ?

GEORGET.

Oh ! qui est-ce qui sait cela ? je suis si abîmé de cette diable de route, que j'aurai peut-être envie de me reposer, ainsi, autant vaut-y que ça soit chez vous qu'à l'auberge.

DUVAL, *à part.*

Il ne lâche pas un mot qu'il ne dise une sottise. (*haut*) Bien de l'honneur que vous nous faites, de nous donner la préférence. Vous êtes donc fatigué du carosse?

GEORGET.

Oui ! du carrosse ! c'est bien un roulier qui m'a amené ! j'ai trouvé une guimbarde, ousqu'y avoit un grand panier dessus, tout en haut, avec de la paille, ousque je me suis empaqueté dedans ; et puis, pendant que le roulier dormoit, et moi aussi, les cahos ont fait dégringoler le panier, et puis, moi avec.

DUVAL

Vous avez donc achevé votre somme dans une ornière ?

GEORGET.

Bah ! la secousse m'a bien réveillé, peut-être ; et je me suis trouvé là avec le cou tordu, et les reins brisés, et puis un contre-coup dans les jambes, que je ne pouvois pas marcher avec.

La citoyenne DUVAL.

Ah ! mon dieu ! quel malheur !... comment avez-vous donc fait pour vous tirer de là ?

GEORGET.

Eh ben ! j'ai crié comme un beau diable, tant que le roulier est revenu chercher son panier.

DUVAL.

Et il vous a remballé dedans ?

GEORGET.

Ça n'est pas vrai, je ne l'ai pas voulu ; mais il m'a rattaché sur un des chevals de devant, ousque j'ai t'été encore si ben escoué et écorché tout du long, sous votre respect,

que j'ai donné au diantre, les rouliers, les paniers, les chevals et votre peste de pays que j'ai t'eu tant de mal à venir chercher.

DUVAL.

Bien obligé pour tout ce monde-là.... Comme ça, vous avez fait un joli petit voyage?

GEORGET.

Oh! mais ce qui me console, c'est qu'on n'hérite pas tous les jours, et que je vas avoir de quoi me faire reposer.

DUVAL.

Vous avez raison. Ma femme, allez ordonner le déjeûné du citoyen; et moi, je vais prévenir son cousin de sa bonne arrivée. (*Il sort.*)

La citoyenne DUVAL, *bas à Georget.*

Vous avez bien fait de demander une chambre, parce que l'affaire pourroit traîner plus long-tems que nous ne croyons.

GEORGET.

Je l'ai ben fait exprès, et je ne veux pas démarer d'ici que quand nous aurons gagné le dessus. (*La citoyenne Duval sort*)

SCENE VII.

GEORGET, *seul.*

Ah! y me croyont bête, ces gens-là, c'est ce qui me tient au cœur; et je veux faire voir à ces beaux esprits de la ville, que les nigauds de la campagne peuvent encore quelquefois leur en revendre. V'là déjà que je connois le père, et tout-malin qu'il est, je le verrai encore venir sti-là, et je crais ben même que c'est lui qu'est déjà dupe avec moi; reste donc à connoître le cousin, et ça ne sera pas long, puisqu'il a dit qu'il alloit me l'envoyer. Ah! le v'là apparemment.

SCENE VIII.

GEORGET, LUCAS, *posant une cafetière, deux tasses et des serviettes.*

LUCAS, *posant le déjeûné, et avançant la table.*

Citoyen, v'là vot' déjeûner.

GEORGET, *à part.*

Ah ! y fait mine de ne pas savoir que c'est moi; c'est déjà une finesse. Faut li faire voir que je n'en sommes pas la dupe. (*haut.*) Eh ben, mon cher cousin ? vous faites semblant de ne pas me reconnoître ? ... quoique vous ne m'ayez jamais vu, vous savez toujours ben que c'est moi ?

LUCAS, *surpris et regardant de tous côtés.*

Est ben ! à qui donc qu'il en a, lui, avec son cousin ?

GEORGET, *à part.*

Bon ! je l'embarrasse déjà, voyez-vous. (*haut*) Allons, allons, embrassons-nous pour la première fois, et pis, j'allons faire connoissance, en déjeûnant ensemble.

LUCAS.

Est ! mais, jarnigoi ! c'est donc à moi que vous parlez ?

GEORGET.

Pardine ! à qui donc, puisque je dis mon cousin ?

LUCAS.

Ah ! c'est que jusqu'à présent, je ne nous en connoissions pas de cousin.

GEORGET, *à part.*

Y veut me voir venir ; mais je vas bentôt savoir s'il a pus d'esprit que moi. (*haut*) Eh ! ni moi non pus, donc ; mais puisqu'y faut que je partagions ste succession-là de mon oncle, y faut ben que je vous reconnoisse.

LUCAS, *bonnement.*

Ah ! si vous voulez me reconnoître pour partager une succession, j'y consentons itout; mais savoir si le mort et les vivans s'accommoderont de tout ça ?

GEORGET.

Et pisque j'en suis d'accord, personne n'y peut trouver à redire. Mais, mon cousin, ne faites pas de finesse avec moi; allez, parlez, comme je fais, à la bonne franquette, et embrassons-nous, pour commencer la connoissance.

LUCAS.

Soit morgué ! embrassons-nous. *(Ils s'embrassent.)* *(à part.)* V'là un homme de bonne amiquié.

GEORGET, *s'asséyant.*

Assoyez-vous donc.

LUCAS, *s'asséyant.*

Je le voulons ben itout.

GEORGET, *assis.*

Ah ça, dites-moi, cousin : dans vot' part de l'héritage est-ce la manufacture que vous voudriez choisir, ou ben si c'est la ferme ?

LUCAS.

Eh ! ventregué ! je choisirons tout ce qu'on voudroit... mais auparavant tous ces choisissemens-là, dites-moi donc, vous-même, par queu côté que je sommes cousin ?

GEORGET, *à part.*

Ah ! queu frime qu'i croit donc me faire, sti-là ? mais je vas le mettre au pied du mur. (*haut*) Ecoutez donc, cousin ; quoique je ne soyons qu'un nigaud de la campagne, je voyons ben que vous voulez vous rire de moi.

LUCAS, *franchement.*

Par ma fi ! je ne savons pas d'où que vous êtes nigaud, si vous l'êtes ; mais je sommes de la campagne itout, et mon maître, le citoyen Duval, ne m'a pas du tout averti qu'vous étiez mon cousin, ni que j'ayons d'héritage à partager.

GEORGET.

Comment ? vous n'êtes pas le neveu du citoyen Guillaume, Georget Le Gros, natif de Sologne, qui vient de mourir ?

LUCAS.

Non, morgué ! je sommes Lucas tout court, natif de Vaugirard ; je n'avons pas d'onque à Sologne, et je sommes tout bonnement le jardinier du citoyen Duval.

GEORGET.

Ah ! c'est une autre affaire ! (*à part*) quiens ! moi qui croyois qu'y vouloit m'éprouver, là. (*haut*) Oh ben ! je ne vous retiens pas, vous pouvez aller à votre besogne.

LUCAS, *quittant son siège.*

Bon, c'est-à-dire, que vous ne m'invitez pas à votre déjeûner donc ?

GEORGET.

Non pas, pisque vous n'êtes pas mon cousin.

LUCAS.

Ah ! y n'y a que pour les parens ? (*à part*) je nous doutions ben que toute ste politesse-là s'en iroit en fumée. (*haut*) Eh ben, citoyen, permettez-nous du moins l'honneur de vous servir, là, sans être de la famille. *(Il lui verse le chocolat.)* Tenez, avalez-moi ça tout de suite ; car nos complimens de parentage l'ont déjà ben refroidi.

GEORGET.

Oh ! oh ! queu que c'est que ça ?

LUCAS.

Diantre ! c'est du chocolat du déjeûner de madame. Y n'y a que des richards ou des héritiers, qui boivent de ça.

GEORGET.

Ca n'a pas trop bonne mine, pourtant; c'est tout noir.

LUCAS.

C'est égal, allez ; ça garnit ben un estomach.

GEORGET, *boit, se brûle, et jette la tasse à terre.*

Le diable t'emporte avec ta garniture d'estomach !... tu me dis que c'est froid, et ça m'a roti toute la langue.

LUCAS, *ramassant les débris de la tasse.*

Ah ! jarnombille ! v'là du profit pour la manufacture de porceline !

GEORGET.

Va-t-en ben vîte me chercher un autre déjeûner que ça.

LUCAS.

Eh ben ; dame ! queu que vous voulez donc avoir de mieux ?

GEORGET.

Je veux du vin doux et un quartier de lard. Fais-m'en cuire tout de suite, et j'irai le manger à la cuisine.

LUCAS.

Bon ! comme ça, y ne faudra ni nape, ni serviette. (*Il emporte les restes du déjeûner.*)

GRORGET, *s'essuyant la bouche.*

La peste soit du déjeûner de madame ! j'aime encore mieux sti-là de nos valets de ferme.

SCENE IX.

GEORGET, LINDOR.

LINDOR, *d'un air fat et empressé.*

Mon cher cousin, soyez le bien venu.

GEORGET.

Et vous, le ben rencontré. (*à part*) Ah ! le v'là donc ! jarni ! je ne croyois pas avoir des parens si ben attiffés que ça, moi.

LINDOR, *avec suffisance.*

Je me félicite, mon cousin, du bonheur qui me procure l'avantage de faire connoissance avec vous.

GEORGET, *à part.*

Oh ! oui ! v'là un parlementage qu'est ben différent de sti-là du jardinier. (*haut*) Mon cousin, je suis ben enchanté aussi de ce que c'est vous que je vois là.... mais, comme je ne suis pas encore estilé avec le biau monde, ça fait que je ne sais pas encor non pus comment répondre à l'honneur de vôtre politesse.

LINDOR, *d'un air de protection.*

Je ne vous demande que de l'amitié, et je vous offre la mienne avec bien du plaisir.

GEORGET, *à part.*

Oui, tu me l'offres; mais tu n'as pas envie de me la donner. (*haut*) C'est bien de la grace que vous me faites; et d'abord que vous êtes le neveu de mon onque, quoique mon amiquié soit peu de chose, elle vous est due toute entière.

LINDOR.

Le citoyen Duval m'a dit que vous ne vous trouviez pas à votre aise ici, et que votre intention n'étoit pas d'y rester long-tems.

GEORGET, *à part.*

Il voudroit déjà que je sois parti, et que je lui laisse la manufacture. (*haut*) C'est vrai, cousin, que je suis plus sans gêne dans not' campagne; mais comme faudra faire un partage, si la manufacture me tombe, faudra ben que je m'accoutume par ici... (*à part.*) Voyons un peu comment qu'il va prendre c'amorce-là?

LINDOR.

Mais, est-ce que vous auriez plus de goût pour ce partage-là que pour celui de la ferme?

GEORGET.

Dam! moi je ne sais pas ce que peut valoir l'une ou l'autre, ce n'est que ça qui me décideroit.

LINDOR, *à part.*

Déjà une preuve de gaucherie, de m'avouer cela, j'en saurai profiter. (*haut.*) Je ne sais pas plus que vous, ce que vaut la manufacture; mais moi, si elle vous tente, je préfererois la ferme. (*à part.*) Il va croire qu'elle vaut mieux.

GEORGET, *à part.*

Vous voyez la malice! v'là un hameçon qu'il me tend aussi, lui; faisons semblant de l'avaler. (*haut.*) Mon cousin, j'y allons de bonne foi, et si vous me laissiez le choix, je préférerois, tout bonnement, celle-là des deux parts qui vaudroit le mieux.

SCENE X.

LES MÊMES, DUVAL.

DUVAL.

Eh bien! mes chers enfans? je suppose que, dans les dispositions favorables où vous êtes l'un pour l'autre, deux mots ont suffi pour vous accorder.

LINDOR.

Oh! oui, moi, d'ailleurs, je donnerai l'exemple à mon cher cousin, et je ne voudrai que ce qui lui fera plaisir.

GEORGET, *à part, pendant qu'ils se font des signes.*

Justement, c'est ce que je voudrois avoir qu'il voudroit avoir aussi, lui; il ne croit pas que je l'entende si bien.

DUVAL.

En ce cas, allez-vous-en, tous deux, chez mon notaire, prendre les deux contrats; que je lui ai dit de préparer suivant les intentions du testateur. Mon cher Lindor, votre cabriolet est à la porte, conduisez-y votre cousin; vous acheverez de vous concilier en route. (*bas, à Lindor*) Je veux l'éloigner pour achever de disposer ma fille en votre faveur.

LINDOR, *bas, à Duval.*

C'est fort bien vu. (*à Georget*) Venez, mon cousin. (*il sort*)

GEORGET.

Ah! pardine! je le veux bien. (*à part*) T'auras beau me faire faire du chemin avec toi, tu ne me promeneras toujours pas. (*Il sort après Lindor.*)

SCÈNE XI.

La Cnne DUVAL, DUVAL.

DUVAL.

Voilà les deux cousins qui vont chez le notaire, prendre l'acte de leur accord; ainsi, avertissez ma fille qu'à leur retour, je compte la trouver disposée à terminer cette affaire. (*il sort.*)

SCENE XII.

La Cnne DUVAL, *seule.*

Sans doute, qu'elle nous convienne, ou non... toujours le même langage! mais il pourra se trouver dupe de sa confiance. (*elle appelle.*) Angélique?

SCENE XIII.

La Cnne DUVAL, SA FILLE.

La Cnne DUVAL.

Ma fille, voilà le moment décisif qui approche. Parle-moi vrai: as-tu senti la solidité de mes remarques sur les deux aspirans à ta main, et es-tu décidée entre le bel esprit de l'un et la simple franchise de l'autre?

ANGÉLIQUE.

Ma mère, je n'ai pas tant d'expérience que vous; mais je crois que celui qui paroît m'aimer véritablement, est préférable à celui qui n'a que l'orgueil de me donner des lois; et, quoi que l'on en dise, l'époux qui me donnera son cœur, je le dispenserai de me montrer de l'esprit.

La Cnne DUVAL.

C'est justement la disposition où je voulois te voir ; mais garde-toi bien d'en rien témoigner. Je te donnerai moi-même l'exemple de feindre : la dissimulation est une vertu, quand elle sert à empêcher une injustice.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL, GEORGET, *revenant ensemble.*

Non jarni pas !... je ne suis pas si dupe que d'aller me juquer dans des boîtes comme ça, moi. Je n'ai pas des cols et des reins de rechange.

DUVAL, *avec humeur.*

Mais qu'est-ce que vous risqueriez donc dans ce cabriolet ?

GEORGET.

Oh ! ça m'est égal comme vous l'appellerez... mais je ne me croirois pas pus en sûreté dans ste petite cage-là, que dans le panier de mon maudit roulier.

La Cnne DUVAL.

Qu'est-ce que c'est donc que votre dispute ?

DUVAL.

C'est le citoyen qui n'a pas voulu accompagner son cousin chez le notaire, il a peur dans un cabriolet.

GEORGET.

Eh ben ! y gn'ya pas de quoi peut-être ? ah ! jarni ! qu'il aille au bout du monde, si i veut, dans ce petit trébuchet-là ; il est élevé là-dedans apparemment, lui ; mais moi, je n'y voudrois pas faire tant seulement le tour de votre cour.

DUVAL, *avec humeur.*

Vous êtes bien prudent ! il ne vous arrivera pas d'accident, car vous les prévenez de loin.

GEORGET.

Ah ! dame ! oui ; c'est un proverbe de notre pays, ça, y vaut mieux les prévoir de loin, que de les pleurer de près... j'ai été roulé tantôt, dessus le chemin, et je ne veux pas l'être dans la ville.

La Cnne DUVAL.

Le citoyen n'est pas blâmable, et la prudence n'est jamais un défaut.

DUVAL, *avec humeur.*

Oui, sans doute, le citoyen a raison ; mais, avec son agrément, je voudrois causer un instant avec ma fille ; voudra-t-il me le permettre ?

GEORGET.

Moi ? ah ! mon dieu ! queu que ça me fait donc ? si je savois ous qu'est ma chambre, j'irois me reposer pendant ce tems-là.

DUVAL *sèchement.*

On n'a pas encore eu le tems de vous en préparer une ; mais

tenez, voici le jardin; il y a des bosquets et des bancs de gazon; allez-y faire un somme.

GEORGET.

Ah! vous m'envoyez dormir? eh ben, vous ne me faites pas de peine, et je ferai d'aussi beaux rêves là, qu'à écouter vos conversations. Bonne nuit, citoyen. (*il s'en va.*)

DUVAL

Oh! bonne nuit, vous-même, et ne vous réveillez pas de long-tems.

SCENE XV.

LES DEUX FEMMES, DUVAL.

DUVAL.

Il est aussi grossier qu'il est imbécille, et je crois bien que vous desirez, ainsi que moi, de vous en voir délivrées..... la comparaison que vous en pouvez faire, ma fille, doit tourner à l'avantage de son cousin; et je suppose aussi que vous en faites une grande différence.

ANGÉLIQUE.

Oh! oui, mon père.

DUVAL.

A la bonne heure... avec l'un, vous seriez malheureuse, au lieu qu'avec l'autre, le bonheur et la tranquillité vous attendent.

La Cnne DUVAL.

C'est positivement ce que je viens de lui répéter encore.

DUVAL.

Et vous avez bien fait... je suis charmé, ma fille, de vous voir raisonnable; car je viens, pour vous signifier que, ce soir, mon intention est.. (*voyant rentrer Georget*) Le diable soit de l'homme! il ne nous laissera pas un moment tranquilles.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

DUVAL, *brusquement.*

Eh bien? mais je vous croyois dans le jardin, et déjà dans votre premier rêve.

GEORGET.

J'en viens ben aussi; mais je n'ai pas osé y entrer tout-à-fait.

DUVAL.

Qu'est-ce qui vous a donc encore fait peur?

GEORGET.

Bah! fi donc! citoyen; ce n'est pas beau à vous, quand on a chez soi des animals comme ça, on prévient le monde; et on ne les envoie pas à la gueule du loup.

DUVAL.

Que voulez-vous dire ?

GEORGET.

Eh ! pardine ! je veux dire de ces deux grands diables de dogues, qui sont là, à l'entrée de votre jardin, qui voulient s'élancer dessus moi, avec des cros, qui leux sortiont long de ça !... et le plus traître, c'est qu'ils n'aboyoient pas, encore; sans quoi, ça m'auroit averti de loin.

DUVAL, *riant.*

Et je crois, parbleu, bien, qu'ils n'aboyoient pas.

GEORGET.

Oh ! oui ! y n'y a, jarni ! pas de quoi rire à ça.... et pis encore, en m'en retournant, pour passer de l'autre côté, j'ai vu, ben à tems aussi, un diable d'homme avec un fusil, qui me couchoit en joue, comme pour dire : n'avance pas, ou t'es mort.

DUVAL, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Et il ne parloit pas non plus, pas vrai, celui-là ?

GEORGET.

Eh ! mon dieu ! non. Toujours à la sourdine, comme les chiens ; mais je n'ai t'eu que le tems de me sauver devant son amorce, et en courant ben vîte, encore.

DUVAL, *à sa femme.*

La peste de l'innocent ! c'est le chasseur et ces deux chiens en pierres peintes.

GEORGET.

Comment que vous dites ? c'est des pierres, ça ?... eh ben, c'est toujours pas honnête à vous de faire des frimes comme ça au monde ; et du diantre si je remets les pieds dans votre jardin, encore.

DUVAL.

Vous êtes le maître... mais, pour changer de conversation, dites-moi un peu, citoyen : auriez-vous intention de vous marier ?

GEORGET, *à part.*

Ah ! v'là qui revient sur son lièvre. *(haut.)* Moi ? ma fine, non, je n'y ai pas encore pensé.... Pourquoi que vous me demandez ça ?

DUVAL.

Mais, c'est que si vous preniez la manufacture, ou qu'elle vous tombât en partage, vous seriez obligé de prendre une femme avec.

GEORGET.

Oh ! pour une femme, je dis.... Au surplus, il faudroit savoir combien qu'elle vaut cette manufacture.

DUVAL.

Ah ! ça n'est pas du solide et du gain sûr comme une ferme, au moins.

GEORGET.

Je le crais ben, ça ne pousse pas, en arrosant, comme des petits poids, pas vrai ?

DUVAL.

Au surplus, venez avec moi ; le magasin est ici-près, et vous verrez en quoi cela peut consister. Mais je vous préviens en ami, que je ne crois pas que cette part-là vous convienne; et je ne vous conseille pas de la choisir.

GEORGET, *à part.*

Bon! c'est signe qu'il faut que je prenne l'envers de ce conseil-là. (*haut à Duval*) Marchez le premier pour me montrer. (*Duval passe.*) (*Bas à la citoyenne Duval*) Ne vous inquiétez pas, allez, il ne m'engeolera pas. (*Il sort après Duval.*

SCENE XVII.

La citoyenne DUVAL, ANGELIQUE.

La citoyenne DUVAL.

Tu vois que ton père cherche à le dégoûter, pour te réserver à son favori ; ainsi, cela nous excuse de ne pas mettre plus de bonne foi que lui.

SCENE XVIII.

LES MEMES, LINDOR, *des papiers à la main.*

LINDOR.

Voilà, belle Angélique, les contrats qui vont enfin fixer votre sort et le mien. Je n'avois pas, jusqu'à présent, beaucoup compté sur mon mérite pour décider votre cœur; mais la comparaison que vous devez faire du maussade rival, que le hasard m'a amené ici, doit me flatter aujourd'hui d'une juste préférence.

La Cnne DUVAL.

Vous êtes trop modeste, citoyen, vous n'aviez pas besoin d'une ombre au tableau, pour faire ressortir la supériorité que l'on ne peut vous refuser, et ma fille et moi, nous nous sommes toujours regardées comme très-honorées de votre recherche.

LINDOR, *avec un dépit retenu.*

Ce compliment est aussi trop flatteur.... mais je veux toujours profiter de l'agréable espérance qu'il me laisse, et je vais retrouver le citoyen Duval, pour qu'il se hâte de conclure à notre mutuelle satisfaction. (*Il sort, en faisant un salut de protection.*)

SCENE XIX.

La Cnne DUVAL, ANGÉLIQUE.

La Cnne DUVAL.

Ah! ma fille! que je te plaindrois, si tu étois l'épouse d'un pareil fat! *(on entend casser de la porcelaine derrière le théâtre.)*

ANGÉLIQUE.

O ciel! qu'entends-je?

La Cnne DUVAL.

C'est quelqu'accident qui est arrivé dans le magasin. Voilà de la porcelaine de cassée.— Ton père va avoir de l'humeur; retirons-nous, ma fille, et attendons ce qui arrivera de tout ceci. (*Elles rentrent.*)

SCENE XX.

DUVAL, GEORGET, *venant du magasin.*

DUVAL, *en colère.*

Parbleu! vous êtes furieusement étourdi et mal adroit, à peine vous avez mis le pied dans le magasin, et voilà déjà au moins pour cent écus de porcelaine au diable.

GEORGET.

Et ben, dame! pourquoi que vous en empilez tant l'une sur l'autre; je n'en avois d'abord fait descendre que trois ou quatre; mais c'est que le restant a perdu l'équilibre.

DUVAL.

Bien heureux encore que cela ne soit pas tombé sur des objets de premier prix, car vous auriez fait pour plus de mille écus de déchet.

GEORGET.

Par la jarni! mille écus! comme vous y allez!... eh! mais je réfléchis, moi; c'est donc ben cher tout ça? et y doit y en avoir pour ben de l'argent dans ste grande galerie-là... et vous me disiez tout-à-l'heure, que ça ne valoit pas la moitié de la ferme, vous?

DUVAL, *à part.*

La peste du nigaud, avec ses réflexions! il me paroît que l'intérêt donne de l'esprit aux plus imbécilles. (*haut.*) Ecoutez, je dis mille écus, cent écus,.... c'est une façon de parler. Ce n'est pas pour ce que cela coûte réellement; mais c'est pour l'embarras d'en refaire de pareille, et de trouver à vendre, après; car, depuis quelque tems, il n'y a plus de débit de cette marchandise.

GEORGET.

Ah! oui; je vous entends. *(à part.)* voyez-vous comme il se retourne?

DUVAL.

J'en prends toujours occasion de vous faire observer que

ce seroit un mauvais lot pour vous. Voyez la belle journée que vous avez déjà faite; votre tasse à déjeuner, et puis votre promenade au magasin... vous seriez ruiné en huit jours.

GEORGET.

Je crais ben comme vous dites, que la ferme n'est pas si casuelle; mais nous ferons estimer tout ça par des experts, et pis, je nous arrangerons après à l'amiable; sti-là qu'en aura du plus, en rendra à l'autre.

DUVAL, *à part.*

Diable! ce ne seroit pas là mon compte.

GEORGET.

En attendant, je vas toujours voir, à la cuisine, si mon déjeûner, que vous venez de me rappeler là, est prêt. (*il remonte doucement le théâtre.*)

DUVAL.

A votre aise. (*à part.*) Et moi, je vais chercher Lindor, et lui faire part d'une idée qui me vient, pour engager celui-ci à préférer la ferme. (*il s'en va.*)

SCENE XXI.

GEORGET, *seul, revenant.*

Dans tout ça, je vois déjà ben à clair qu'il veut me dégoûter de la manufacture; mais je ne sais pas encore si c'est à cause de la fille, ou ben à cause qu'elle est de plus de rapport que la ferme; et v'là ce que je voudrois savoir; comment que je m'y prendrai ben ?.. v'là le père qui revient avec mon cousin... y parlent de ça surement; car y sont bien actionnés. Si je pouvois les entendre sans qu'ils me voient, j'attraperois bien vite leur secret... Tiens! jarni! voilà une belle occasion; fourrons-nous sous cette table-là; eh! pourquoi pas? il est bien permis de guetter ceux qui veulent nous tromper, peut-être bien. (*Il se cache sous le bureau.*)

SCENE XXII.

DUVAL, LINDOR, GEORGET, *sous le bureau.*

DUVAL.

Oui, mon cher Lindor, votre cousin, tout borné qu'il est, a eu la bonne idée de vouloir faire estimer les biens, et il faut empêcher cela; car un procès mangeroit la moitié de la succession; et je vous l'avoue franchement, la manufacture rapporte au moins le double de la ferme.

GEORGET, *avançant la tête pardessous le tapis.*

Oui-dà! c'est déjà bon à savoir?

DUVAL, *à Lindor.*

Mais je me suis avisé d'un moyen bien simple pour l'en dégoûter... c'est, dans une conversation amicale que vous allez avoir avec lui, de feindre, vous-même, avoir beaucoup

d'envie de la ferme; il est si grossièrement intéressé, qu'il croira tout de suite que c'est le meilleur lot; il la désirera, et alors, vous aurez l'air de la lui céder par pure amitié.

GEORGET, *à part, dessous le bureau.*

Ah ben! l'imbécille profitera encore de ça.

LINDOR.

C'est supérieurement imaginé, et je l'avois déjà pensé même Oh! nous viendrons aisément à bout de lui. Je suis seulement honteux, pour vous et pour moi, de ce que nous n'avons pas à lutter contre quelqu'un de plus fin.

GEORGET, *dessous.*

Oh! je te rendrai encore ben mieux honteux que ça tout-à-l'heure.

DUVAL, *riant d'avance.*

Je vais vous l'envoyer; il est à la cuisine, où il ne s'attend pas au plat qu'on lui prépare.

GEORGET, *dessous.*

Oh! non; il est si bête, ce garçon-là.

LINDOR, *à Duval, qui sort.*

Et, moi, je vous promets de l'avoir bientôt renvoyé à la ferme.

GEORGET, *dessous.*

Nous ne savons pas encore qui est-ce qui fera ce voyage-là de nous deux, va.

SCENE XXIII.

LINDOR, GEORGET, *sortant à reculons de dessous la table, pendant le monologue de Lindor.*

LINDOR, *sur le devant, à part.*

Ah! mon pauvre cousin! vous vous adressez à des gens plus malins que vous? vous auriez mieux fait de ne pas sortir de votre campagne... Quant à moi, je flatte le père, en laissant croire au bonhomme que je suis persuadé de la supériorité de ses lumières; mais, une fois le contrat signé, et en possession du bien, je saurai m'affranchir de sa tutelle.

GEORGET, *se présente à lui, comme venant de dehors.*

Ah! mon cousin, je suis ben aise de vous voir; je vous cherchois, pour en finir une bonne fois de notre héritage.

LINDOR.

Et j'avois la même intention; ainsi, ce sera bientôt terminé.

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL, *des papiers à la main.*

DUVAL.

Ah! le voici... Je suis charmé de vous trouver ensemble, mes bons amis.... vous savez tous deux que votre oncle avoit une entière confiance en moi, et que je faisois toutes ses affaires; en conséquence, il m'a laissé tous les papiers relatifs à sa succession et à ses biens; j'ai mis le tout en ordre, et v oilà les deux parts faites d'avance. (*il met les deux contrats sur les deux cartons.*) A présent, choisissez amicalement,

entre vous, et voilà deux contrats que vous signerez, d'après votre accord mutuel.... L'un est l'acceptation de la ferme et la renonciation à la manufacture; l'autre est, au contraire, l'acceptation de la manufacture, avec l'obligation d'épouser ma fille. Voilà les deux lots séparés, avec les contrats dessus. Je vais prévenir ma femme et ma fille, pendant que vous vous déciderez; et je reviendrai signer aussi, quand vous m'avertirez. (*il sort en faisant des signes à Lindor.*)

SCENE XXV.

GEORGET, LINDOR.

GEORGET.

Dam! c'est parler en père, ça, et il paroît qu'il nous aime bien tous les deux.

LINDOR.

Vous le voyez, il y va franchement, et il ne montre aucune préférence entre nous.

GEORGET.

Oh! il a trop d'esprit pour ça, il sait ben que nos droits sont égaux... eh bien, mon cher cousin, parlez aussi franc que lui, vous. Laquelle des deux parts que vous choisiriez?

LINDOR, *d'un air de bonne foi.*

Moi? oh! pour vous donner une preuve de ma franchise, je vous avouerai bonnement, comme je vous l'ai déjà dit, que si vous me laissiez le choix, c'est la ferme qui me tente le plus.

GEORGET, *à part.*

Voyez-vous c'te franchise de fourberie? mais tu ne m'y tiens pas, va. (*haut.*) C'est singulier que vous choisissiez cela; je croyois, moi, que vous me l'auriez laissé, comme étant déjà accoutumé à la campagne.

LINDOR, *à part.*

Bon! le voilà qui mort déjà à la grappe!

GEORGET.

Au lieu que vous, qu'êtes déjà comme un monsieur de la ville, et qu'avez le bon tour pour plaire aux dames, vous seriez bien plus au fait pour épouser une fille de Paris, que moi.

LINDOR, *à part.*

A merveille! je ne risque rien de le pousser. (*haut.*) C'est justement par l'habitude que j'ai de la ville, que j'en suis dégoûté. Je ne vois partout que de l'embarras, des peines, de grandes dépenses à faire, et de la fausseté dans le commerce.

GEORGET, *d'un air ingénu.*

Ah! de la fausseté! il y a donc des traîtres queuque fois dans les villes?

LINDOR.

Ah! je vous en réponds, allez, mon cher cousin, et qu'il faut bien de la prudence et de la finesse pour s'en garantir.

GEORGET.

Eh! bon dieu! comment que je ferois donc pour me tirer de ça, moi, qui suis si simple?

LINDOR, *à part.*

Bon, je lui fais peur, appuyons. (*haut.*) Et puis, cette manufacture est si tombée à présent.... les retards de paiemens, les banqueroutes qu'on risque d'essuyer, et jusqu'au désagrément d'avoir un associé.... Ce n'est pas que je doute de la probité du citoyen Duval; mais cet homme, qui est accoutumé à mener cette entreprise-là, tout seul, voudra toujours faire le maître; et cela ne m'accommoderoit pas du tout.

GEORGET.

Ma fine, ni moi non plus.

LINDOR.

An lieu que, dans ma ferme, je serai le maître tout seul, et toutes ces considérations-là me déterminent.

GEORGET.

Ah! jarni! et moi aussi.... au diantre la porcelaîne.

LINDOR, *à part.*

Ah! comme il est dupe! je n'ai plus rien à risquer. (*haut.*) Ainsi, mon cher cousin, puisque vous m'avez assuré avoir de l'amitié pour moi, je vous en demande une petite preuve, c'est de me céder la ferme; en voilà le contrat que je vais signer, (*il va prendre le papier.*) d'autant plus, même, que je vous avouerai que la fille ne m'aime pas; et par un principe d'honnêteté, je ne veux pas contraindre son inclination.

GEORGET, *à part.*

Il est tems de le prendre. (*haut.*) Oh! dam! cousin, si c'est comm ça, je vous approuve à présent, et puisque vous me prenez par l'amitié pour vous montrer que j'en ai pour vous, je vous fais ce sacrifice-là, et je consens que vous signiez le contrat de la ferme.

LINDOR, *à part.*

Ah! morbleu! m'y voilà pris! je ne m'attendois pas à celle-là.

GEORGET, *le pressant.*

Allons, mon cher cousin, signez donc. (*à part.*) Il y est bien de ce coup-ci.

LINDOR, *à part.*

Peste soit de ma finesse! comment me tirer de là, à présent. (*haut.*) Mon cousin, je suis bien sensible à cette complaisance de votre part, et je ne sais, en vérité, comment vous en remercier.

GEORGET.

Pardine! moi, j'ai toujours cherché à faire plaisir à tout le monde, et un cousin qu'on trouve comme ça, mérite encore bien plus d'égards. Allons, signez tout de suite.

LINDOR, *à part.*

Le diable soit de l'invention du citoyen Duval! avec tout l'esprit qu'il se croit, il m'a fait faire là une fière sottise. (*haut, d'un air contraint.*) Oui, vous me faites bien du plaisir, assurément, mon cousin.... mais je pense que nous devrions attendre le citoyen Duval, et lui faire part de nos

GEORGET.

C'est inutile, puisqu'il a dit qu'il ne signeroit qu'après nous ; moi, je prends toujours cet autre coutrat-là de la manufacture. (*Il le prend sur le carton*).

LINDOR, *à part.*

Je ne sais comment faire. Oh ! mais, morbleu, je m'avise, il est si mal appris, qu'il ne saura peut-être pas lire, et cela me sauveroit. (*haut.*) Dites donc, mon cousin, je pense qu'il seroit à-propos de relire ensemble les contrats, avant de les signer.

GEORGET, *le pressant.*

Eh ! non, c'est du tems de perdu ; est-ce que nous ne savons pas bien ce qu'il y a dedans ?

LINDOR.

C'est égal, cela se fait toujours ; mais.... c'est que.... vous ne savez pas lire, peut-être ?

GEORGET, *remarquant son air.*

Moi ? (*à part.*) Pourquoi qu'il me demande cela ?

LINDOR, *d'un air de bonhomie.*

Eh ! avouez-le-moi.... ce n'est pas un crime.... on sait bien qu'à la campagne....

GEORGET, *à part.*

Il y a encore quelque manigance là-dessous, sûrement ; il faut voir. (*haut.*) Eh ben, non, là, franchement, j'ai oublié de l'apprendre.

LINDOR, *à part.*

Tant mieux ! je réponds de lui, à présent (*haut, avec satisfaction.*) Eh bien ! mon cousin, ici, à la ville, vous trouverez des maîtres pour vous l'enseigner, et vous prenez le bon lot.. En ce cas, je vais signer, pour la ferme, et vous laisser la manufacture ; ah ! mais encore, comment signerez-vous ? vous ferez donc une croix ?

GEORGET.

Oh ! par précaution, j'ai appris à signer mon nom, tant bien que mal ; mais voilà tout ce que je sais.

LINDOR, *le persifflant.*

C'est bien heureux ! cela va vous servir utilement ; donnez votre papier, je vais vous montrer où il faut signer. (*il lui prend le contrat, et en allant au bureau, il l'échange avec le sien qu'il présente à Georget, avec la plume.*) Tenez, mettez là votre nom.

GEORGET, *regardant le contrat avant de signer, à part.*

Ah ! j'y suis ! (*haut* Toutes réflexions faites, mon cousin, je pense que vous avez plus d'esprit que moi, et comme tout à l'heure, vous disiez, il seroit plus poli d'attendre le citoyen Duval, pour signer ensemble.

LINDOR.

C'est vrai, je vous l'ai dit Eh bien ! tenez, voilà les affaires et les papiers comme il les avoit placés lui-même ; (*il les remet dans le sens contraire.*) et je vais l'appeler. (*Il va dans le fond, appeler Duval.*)

GEORGET, *à part.*

Oui, appelle-le; et moi, je vas te retourner. (*il remet vîte les papiers à leur véritable place.*)

LINDOR, *avançant la tête hors de la porte du fond.*

Citoyen Duval!

GEORGET, *s'étant éloigné du bureau.*

En attendant que tu m'apprennes à lire, je vais, peut-être, t'apprendre à écrire, à toi.

SCENE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL.

LINDOR, *à Duval qui paroît.*

Citoyen, nous sommes d'accord.

DUVAL.

J'en suis charmé, mes enfans; prenez donc lecture de ces papiers, et signez-les.

LINDOR, *signant vîte celui que Georget a mis à la place de l'autre.*

Oh! mon cousin dit que ce n'est pas la peine. (*bas à Duval.*) Signez vîte, il ne sait pas lire, et j'ai changé les papiers.

DUVAL, *bas à Lindor.*

Fort bien. (*il signe.*) (*haut.*) Allons, en voilà déjà un. (*Présentant l'autre à Georget.*) A vous, cousin, et signez ce dernier-là.

GEORGET, *signant.*

Je le veux bien, mais je dis, ce n'est que par amitié pour mon cousin.

DUVAL.

C'est preuve d'une belle ame, et cela vous fera honneur. Allons, prenez chacun votre lot, et embrassez-vous comme deux bons amis.

LINDOR.

C'est avec bien du plaisir.

GEORGET.

Et moi donc? vous voyez, cousin, de quel embarras que je me charge là, pour vous. (*il prend le carton de la manufacture.*)

LINDOR, *le persifflant.*

Oh! je vous en ai déjà marqué ma reconnoissance d'avance.

SCENE XXVII.

LES PRÉCÉDENS, La Cnne DUVAL, ANGELIQUE.

DUVAL.

Voici ma femme et ma fille, qui viennent prendre part à votre mutuel consentement.

GEORGET, *à la mère.*

Oui, citoyenne, tout est arrangé; et pour faire plaisir à mon cher cousin, c'est moi qui aurai l'honneur d'épouser mademoiselle; en voilà le contrat signé du citoyen votre père, et voilà la dot de porcelaine que je vous apporte en mariage. (*il montre son carton.*)

LINDOR, *voulant le mistifier.*

Vous vous trompez, cousin, ce carton-là ne vous servira pas; car voilà le contrat qui m'en assure la possession, ainsi que de la main de la belle Angélique; mais voilà celui qui vous revient à vous. *(il lui montre le carton de la ferme.*

GEORGET, *ricanant.*

Bah! c'est des contes ça. Vous, qui avez appris à lire avec les maîtres de Paris, lisez donc, à présent, cette signature devant les citoyennes.

LINDOR, *lisant son papier.*

Ah! ciel! étourdi! qu'ai-je fait?

DUVAL, *inquiet.*

Et bien? qu'y a-t-il donc?

LINDOR, *en colère.*

Malheureux! j'ai signé pour la ferme!

DUVAL.

Est-il possible?

GEORGET, *riant.*

Et moi pour la demoiselle. *(au père.)* Vous nous avez dit de prendre chacun notre lot, ainsi je m'empare du mien. *(il prend la main d'Angélique. Lindor reste confondu.)*

DUVAL, *à sa fille qui se laisse prendre la main.*

Eh! quoi, ma fille, vous ne dites rien?

La Cnne DUVAL.

Elle suit vos ordres, mon mari; vous lui avez toujours repété qu'elle épouseroit votre associé dans la manufacture.

GEORGET.

Oui da; et je le suis au refus de mon cousin.

DUVAL, *à Lindor, et à demi-voix.*

Eh! mais, morbleu! vous disiez que vous aviez changé les papiers?

LINDOR, *avec dépit.*

Oui, certes, je les avois changés; mais le diable, ou lui, les ont contrechangés depuis.

DUVAL.

Ah! ventrebleu! j'y vois clair, à présent, et c'est un complot qu'ils avoient tramé ensemble contre nous. *(à Lindor.)* Mon pauvre ami, malgré notre finesse, nous sommes pris, et il n'y a pas à s'en dédire; pour moi, ce qui me pique le plus, dans cette aventure, c'est de voir deux personnes d'esprit, comme nous, dupes de deux femmes et d'un....

GEORGET, *riant.*

Eh ben! achevez.... d'un imbécile, comme vous avez déjà dit, d'un niais, pas vrai? oui, mais il est de Sologne, stilà, mais je ne m'en fâche pas, moi, et j'invite toujours mon cousin à ma nôce.... Et ça vous prouve qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine, et qu'on n'est pas toujours si bête qu'on en a l'air.

FIN.